

*J. M. G. Le Clézio*

# L'inconnu sur la terre

essai

*Le Chemin*

---

*nrf*

**Gallimard**













Je voudrais vous parler loin, longtemps, avec des mots qui ne seraient pas seulement des mots, mais qui conduiraient jusqu'au ciel, jusqu'à l'espace, jusqu'à la mer.

J'entends ce langage, cette musique, ils ne sont pas étrangers, ils vibrent autour, ils brillent autour, sur les rochers blancs et sur la mer, ils brillent au centre des villes, même dans les yeux des passants.

Comment parler? Les mots de cette musique viennent d'un pays où le langage n'existe pas, où le langage est scellé, enfermé en lui-même, est devenu comme la lumière, visible seulement de l'extérieur. J'attends le moment, j'attends le moyen. Cela va venir, cela arrive déjà, peut-être. Au bord des nuages, comme sur une dune de sable, un petit garçon inconnu est assis, et regarde à travers l'espace.

Je vois son corps immobile, les jambes repliées, ses deux mains serrées entre ses cuisses, et sa grosse tête lourde qui balance un peu sur le cou fragile, entre les épaules étroites.

Il est assis dans le ciel, comme sur une dune de sable, devant la mer, devant l'espace, et il regarde. Qui est-il? Je ne sais pas encore. Il n'a pas de nom. Il n'est pas encore tout à fait né.

Son visage est beau, calme, doux, avec deux yeux noirs profonds entourés de cils sombres, deux yeux qui brillent, pas durement, ni féroce, mais avec une drôle de lueur qui trouble et remue l'air, et qui se réverbère sur la terre.

Il n'a pas encore de nom. Peut-être qu'il n'en aura jamais. Peut-être qu'il est né avec la musique, un jour, la musique libre des mots. C'est un enfant mystérieux, un enfant qui n'appartient à personne.

Il n'est pas perdu. Il n'est pas orphelin. Il ne s'est pas caché, ou si peu, il ne s'est pas enfui. Simplement il est ici, maintenant, quand on a besoin de lui, et il va à la dérive sur son île en forme de nuage, devant les yeux des gens étonnés.

Tout le monde ne le voit pas. Mais cela n'a pas d'importance. Ceux qui veulent le voir le voient. Ils ne sont pas inquiets. Ils ne courent pas à travers les rues, ils ne vont pas chercher des appareils de photo, des caméras, des magnétophones, des lunettes d'approche. Peut-être qu'ils se retournent une fois, et qu'ils disent :

« Vous avez vu ? »

« Qui est-ce ? »

« C'est un enfant inconnu. »

Voilà ce qu'ils disent. Puis ils regardent à nouveau le petit garçon qui regarde l'espace de leur côté, du haut de son nuage en forme de dune, avec ses yeux noirs qui brillent très fort, qui sont comme deux étoiles noires et chaudes.

On ne sait pas ce qu'il regarde. Il nous regarde, sans doute, et aussi ce qu'il y a autour de nous sur la terre, nos villes, nos routes et nos maisons. Il ne bouge pas. Il respire doucement, avec ses tibias repliés sous lui et ses mains serrées entre ses cuisses, et son visage ovale se penche un peu à gauche, un peu à droite, parce que sa tête est bien lourde pour son cou fragile.

Je voudrais dire tout de suite comment est son sourire, parce que ce petit garçon inconnu ne reste jamais très longtemps. Il va disparaître dans quelques secondes, et qui sait quand il reviendra ?

C'est le dessin de son sourire qui est beau, mince, léger, avec deux plis aux coins des lèvres, un sourire qui ne veut rien dire de précis, mais qui s'amuse tout seul et qui fait briller plus fort ses yeux noirs. On peut le regarder des heures, je veux dire, même après qu'il a disparu. Il reste dans le ciel, du côté des nuages, il brille comme un arc-en-ciel dans la lumière. C'est un sourire qui fait naître beaucoup de mots, beaucoup de musique.

Les gens qui l'ont vu disent :

« Je donnerais toute ma vie pour revoir ce sourire. »

Ou quelque chose d'excessif de ce genre-là.

Mais le sourire est en eux, au fond d'eux, sans qu'ils s'en doutent.

C'est pour cela qu'on voit quelquefois les gens le nez en l'air, dans la rue, au bord de la mer, ou le long des routes. On leur demande :

« Qu'est-ce que vous regardez? »

Ils sont un peu troublés, et ils haussent les épaules :

« Oh rien, rien... Je regardais si je voyais... un avion. »

Mais ce n'est pas cela. Simplement, comme tout le monde, ils cherchent le petit garçon inconnu qui est assis sur son nuage en forme de dune.

Écrire seulement sur les choses qu'on aime. Écrire pour lier ensemble, pour rassembler les morceaux de la beauté, et ensuite recomposer, reconstruire cette beauté. Alors les arbres qui sont dans les mots, les rochers, l'eau, les étincelles de lumière qui sont dans les mots, ils s'allument, ils brillent à nouveau, ils sont purs, ils s'élancent, ils dansent ! On part du feu, et on arrive dans le feu. Partout autour, partout à l'intérieur, brûlent des flammes, de drôles de flammes, légères, odorantes, qui remplissent l'espace de chaleur et de blancheur. Comment être loin de la vie ? Comment accepter d'être étranger, exilé ? Tout ce que l'on sait, tout ce que l'on reconnaît, et les chimères de la conscience, tout cela cède devant un seul instant de vie. Un moucheron qui traverse l'air, un brin d'herbe que fait vibrer le vent, une goutte d'eau, une lumière, et d'un seul coup il n'y a plus de mots : il y a l'étendue muette de la réalité, où le langage est déposé, où la conscience est minéralisée. Ceux qui veulent vivre au-dehors (ils disent : au-dessus du monde), où sont-ils ? En effaçant le monde, c'est eux qu'ils effacent. On ne les voit plus. Ils ont disparu dans les souterrains de leur savoir, dans les cellules de leurs tombes, ils ne sont même plus des ombres. Ils sont dans leurs prisons de poussière, réduits aux deux dimensions entre les pages des livres. Aplatis sur les écrans, disparus. Le langage ne guide pas vers l'espace illimité ; il vous conduit pas à pas sur les sentiers réels de la terre.

La beauté n'est pas secrète. Elle est libre, exposée de toutes parts. Le ciel est si grand, la mer, et la lumière respandit. Tout est si calme, si vaste, le silence est si profond, à travers

lui passent les vols d'oiseaux blancs, lentement, voyageant le long du ciel. C'est là qu'il faut aller, oui, c'est par ici qu'il faut entrer. Il faut laisser tout ce que l'on a (ce que l'on croit avoir) et entrer dans l'espace ouvert. Il faut quitter les refuges et les chambres closes, et glisser en avant, en s'écartant, pour recouvrir tout ce que l'on voit. C'est quand on est le plus loin qu'on est le plus proche, comment comprendre cela? Où sommes-nous maintenant? Nous allons vers les régions claires, vers la lumière jaune qui enivre et brûle le corps, vers la lumière qui fait luire la peau.

C'est cela qu'on attend, qu'on cherche depuis si longtemps : la lumière.

Il suffit alors d'être debout en haut d'une colline, devant la mer, avec le ciel, et regarder, respirer, regarder, respirer.

Le regard et le souffle alors sont une seule action, il n'y a plus de différence, plus de frontière. Je ne sais rien, je ne veux rien apprendre, rien de ce que donnent les mots et les lois des hommes. Mais je veux être là, quand cela se passe, debout sur cette colline pauvre, devant le ciel et la mer, tout à fait comme une femme sur son balcon, et regarder ce qui est immense, ce qui est pur. Il n'y aura rien après, il n'y a rien eu, ou presque, avant. Personne n'attend personne. Mais le vent souffle de la mer, le vent froid, et les animaux rapides lissent la surface de la mer, tracent des frissons gris. Il y a beaucoup de vagues régulières, l'écume blanche qui entoure les caps et pousse dans le creux des baies. Il y a les nuages qui filent dans le ciel, qui traversent les pays, qui vont en se dénouant. Il y a le disque du soleil qui monte au zénith, et qui redescend, si lentement qu'on oublie de temps en temps son heure. Il y a la terre de la colline, enfin, les bouts d'herbe, les ronces, les cactus, les lianes, les arbustes séchés.

Alors je regarde, je respire, et toutes les odeurs, celles qui viennent de loin après avoir franchi la mer et les archipels, celles qui viennent de naître sous les pas, minuscules tourbillons lents qui montent et traînent avec paresse, toutes les odeurs entrent dans mon corps et se mêlent aux images, aux bruits, à la chaleur et au froid : je vois, enfin, je peux voir la beauté. Je la vois comme si j'étais en elle, je la vois comme si j'avais ses yeux.

Quelquefois on rencontre les petits signes abandonnés sur la terre. Ils ne sont pas importants, ils ne veulent pas dire grand-chose, et il faut se pencher tout près du sol pour les apercevoir. Rien du tout, juste quelques petits messages à moitié cachés dans la terre : cailloux lisses qui brillent à la lumière, graines rouges, graines noires, brindilles en forme de croix ou d'Y.

Quelquefois il y a un enfant, assis par terre, qui regarde dans le creux de sa main une coquille d'escargot. Il la regarde longtemps, longtemps. Elle est légère et cassante, blanche, avec sa spirale fermée par une petite pointe, si précise, si juste. L'enfant ne dit rien. Il regarde la coquille vide sur la paume de sa main, de si près et avec tellement d'attention que ses yeux louchent. Il la regarde comme s'il savait ce que cela voulait dire, comme s'il entendait quelque chose, comme si la coquille était encore habitée. Mais la coquille ne dit rien non plus. Il ne faut pas la déranger. Il ne faut pas déranger les petits signes qui traînent sur la terre, les cailloux brillants, les graines rouges et noires, les brindilles en forme d'Y ou les traces de pattes des moineaux. Il faut devenir soi-même petit, si petit qu'on est à l'ombre d'une herbe et d'une fleur, et vivre au soleil, dans la poussière, sous le vent, dans une seule journée longue comme une saison.



Attention! Quelque chose va apparaître. Je veux dire, attention! C'est en moi, cela remue comme de l'eau qui commence à bouillir. Ce ne sont pas des mots, ni des idées, non, non, surtout pas des mots ni des idées. C'est bizarre, ça trouble à l'intérieur du corps et ça vibre dans les membres, ça fait tourner la tête et battre les paupières. Qu'est-ce que c'est? Je ne sais pas, je ne sais pas encore. Quelque chose qui file sur le sol comme une souris, vite, vite, ou quelque chose qui tire les jambes comme une ombre. Sans arrêt, ça s'élançe, ça bondit, et en même temps ça reste à l'intérieur de mon corps. Je veux voir ce que c'est. Il faut guetter, surveiller, regarder vers soi, pour surprendre tout ce mouvement qui se prépare, qui frémit comme les pattes arrière d'un chat qui va sauter. Attention, attention!

Là, un autobus qui arrive. C'est peut-être ça. Peut-être que l'autobus est pour moi, peut-être qu'il apporte quelque chose, quelqu'un, ou la mort? Vite, regarder le quatrième étage de la grande maison jaune! Peut-être que la fenêtre va s'ouvrir, peut-être qu'une lampe va s'allumer, ou un pot de fleurs va tomber. Vite! Un reflet sur le capot d'une voiture noire. Un coup de klaxon. Une porte qui grince. Le bruit de deux pieds qui avancent. Vite, une boulette de papier par terre. Qui a écrit quoi? Un mot à la craie sur le trottoir, ou un quadrillage dans le ciment. Une tache de sang bizarre. Dans une vitrine, une robe bleu de Chine. Vite, vite! Mais c'est en moi que c'est vite, ça se bouscule, et ça s'éteint et se rallume. Comme si je voulais, et ne voulais pas au même moment.

Comme ils sont lents, les mots! Comme elles se traînent, les pensées! Ce sont des vagues longues et molles dans la mer

alourdie de varech, quand, dans moi, tout clapote, éclabousse et gronde. Courir, courir à travers l'air froid, le long des rues, la nuit, jusqu'à ce que le vent traverse mes vêtements, ma peau, traverse mon corps, et, soufflant dans ce corridor douloureux qui va de la tête aux pieds, me laisse tout plein de musique et de paix.

Le petit garçon court à travers les rues, comme s'il ne pouvait plus s'arrêter. Ses pieds cognent le trottoir, en faisant le bruit des sabots d'un cheval, ils se lèvent et retombent sans pouvoir s'arrêter. Vite! Les rues sont longues, et à chaque carrefour, il faut choisir une nouvelle rue. Il tourne à gauche, à gauche, à droite. Les jardins carrés passent sous les pieds comme des champs vus d'avion. Les arbres se rejettent en arrière, et il entend le bruit de chaque feuillage. Il court, il court le plus vite qu'il peut. Il ne sait pas où il va. Il aime ça, aller vite à travers l'air, le long des rues, sous les fenêtres vides des maisons. Il évite les passants, il zigzague, il contourne les poteaux de fer, les bornes, les arbres. Les rectangles dessinés sur les trottoirs lui montrent la route à suivre. Il ralentit dans les tournants, il traverse les rues en biais, en suivant le mouvement des autos. Jusqu'où ira-t-il? Peut-être jusqu'à une montagne, peut-être jusqu'à une grande esplanade vide que survolent les mouettes. L'air entre dans sa gorge et ses poumons, froid comme de l'eau, puis ressort en brûlant. Le vent fait pleurer ses yeux, serre ses narines. La lumière brille sur ses cheveux et sur son visage, l'ombre fait des ravins et des murs, de grands fleuves qu'il faut traverser.

Il monte les escaliers en zigzaguant, jusqu'en haut, puis il redescend, en faisant glisser les semelles de caoutchouc sur le bord des marches. Il ne veut pas s'arrêter. Peut-être qu'il poursuit quelqu'un, un rat, un lézard, une grenouille? Peut-être qu'il court seulement pour sentir le vent contre son visage, et sa peau rouge, et ses cheveux électriques. Son cœur bat vite, il court aussi dans sa poitrine, en cognant contre les os, et le sang résonne dans les artères de son cou, de ses tempes, de ses poignets. Peut-être qu'il court en tirant derrière lui un long fil invisible qui fait voler un grand cerf-volant de papier blanc.

Il n'attend pas! L'enfant qui court en riant, sans regarder les gens qui le regardent, sans entendre les voix qui l'appellent :

« Attends! »

« Arrête-toi! »

La vie est bouillante, le sol sous ses pieds tressaille et les murs des immeubles ondulent. Le ciel, partout, frissonne, comme la mer sous le vent. La lumière jaillit de partout à la fois, elle bondit hors de ses cachettes, elle montre ses yeux! Tout bouge, partout, toute la journée. Tout va, vient, se croise, tourbillonne. On est tout le temps avec lui, dans les rues et les avenues, dans les escaliers. On n'a pas le temps de penser à autre chose. On n'a pas le temps de s'arrêter. Même quand on pense à quelque chose, à n'importe quoi, à une plage immobile, à un lac, ou bien à un bateau ancré dans un port la nuit, c'est comme si on faisait un autre bond en avant. Il faut courir sans cesse.

L'enfant ne sait pas où il va. Il sait ce qu'il fuit, et ses pieds frappent le sol sans repos. Les rues sont nouvelles, les toits des immeubles sont immenses, et il y a des tours inconnues dont les milliers de fenêtres brillent comme des amas d'étoiles à l'horizon.

C'est bien, la pluie qui tombe sur un grand parapluie noir. Elle tambourine doucement sur la toile bien tendue, chaque goutte à côté de l'autre, et ça fait de drôles de petits coups légers, rapides, discrets, de la musique monotone qui vient du ciel vers la terre et qui ruisselle le long des rigoles, chaque goutte après l'autre, si vite, si douce, c'est comme si on n'entendait pas réellement, c'est comme si ça se passait ailleurs que dans l'air, quand la pluie tombe sur votre grand parapluie noir.

On est à l'abri. On sent la fraîcheur de l'eau brisée en fine poussière qui flotte dans le vent, qui se glisse à l'intérieur des manches, qui entre par le col, qui mouille les pieds et les chevilles, et on avance un peu crispé, sans regarder personne. D'où viennent toutes ces gouttes? Elles rayent le ciel noir, elles brillent sur les feuilles des arbres, sur les glaces des voitures. Les essuie-glaces les effacent, et elles réapparaissent quand même. Les essuie-glaces sont bien aussi, et les pneus qui roulent sur l'asphalte mouillé sont bien, mais les grands parapluies noirs sont mieux encore.

Les gouttes s'accrochent aux cheveux épais des femmes, très claires sur les cheveux noirs. Les gouttes roulent sur le visage des vieux hommes, le long des joues, sur le front, sur les ailes du nez, et s'arrêtent sur leurs sourcils. Les oiseaux sont ébouriffés, les vieux chats de rue ont froid sous leurs autos arrêtées, et les chiens sont à l'abri des portes. On voit ça du coin de l'œil, en marchant sous le parapluie. On voit des choses bizarres dans la pluie : des vitres molles, des lampes sous-marines, des deltas de rivières, des cascades, des lacs sales, des papiers qui fondent, des affiches qui se décollent; on voit des hommes qui ressemblent à des tortues, des femmes qui ressemblent à

des phoques, des vélomoteurs pressés, des jardins vides, des murs qui déteignent et des pots de fleurs qui boivent. Et puis de la buée, beaucoup de buée, partout, autour des bouches, sur les vitres des magasins, sur les pare-brise des autos, au-dessus des cheminées, à la sortie des pots d'échappement, de la buée qui fait des halos pâles autour des réverbères, comme s'il y avait des moustiques, ou bien qui sort des trous mystérieux au milieu des rues. On voit aussi des arbustes tout seuls au bord du trottoir, et la pluie tombe sur eux et mouille leurs feuilles, les gardénias, les hortensias, les pétunias.

Oui, il se passe de drôles de choses sous la pluie. Les cheveux frisent, les mains ont des stries au bout des doigts, les bruits sont lointains, étouffés, comme si tout le monde allait bientôt dormir, comme cela, en marchant, comme si tout le monde était devenu silencieux et discret.

Je voudrais parler de la beauté réelle, et des yeux de l'homme, comme d'une montagne et de la lumière.

Très grande, au soleil, avec ses parois de roc, ses creux, ses sillons, ses ravins, ses pentes douces de terre friable, ses avalanches de poussière. Elle est au centre de la lumière, elle brille comme le sel, comme le verre, immobile, seule dans l'air des hautes altitudes. Tout est si dur en elle, si vrai. On ne peut rien imaginer, rien ajouter ni soustraire. Elle est un bloc compact à la surface de la terre, un relief, et aucun être vivant ne pourra être comme elle. On peut lui donner un nom, Ébrus, par exemple, ou Koh-i-baba. On peut parler d'elle, on peut raconter son histoire, chercher son origine, parler des hommes qui l'habitent. On peut calculer sa masse, étudier sa composition, son évolution. Mais qu'est-ce que cela? Elle est elle, elle ne bouge pas, n'écoute pas, ne répond pas. On peut prendre un petit caillou de son flanc et l'emporter loin, à des milliers de kilomètres de là, ou le jeter à la mer. On peut la faire brûler pendant des jours et des nuits, dans le vent qui souffle et la transforme en volcan. On peut enfoncer des pains de dynamite dans ses crevasses, et appuyer sur le détonateur. Mais la main qui appuie sur le détonateur est toujours lointaine, et après la déflagration, rien n'a changé.

Montagne durable, forte, au roc enraciné dans les profondeurs, visible au-dessus de l'horizon, de plus en plus grande et trouble à mesure qu'on s'éloigne d'elle. Disparaissent les herbes sèches, les arbres, les cubes des maisons, les routes, les carrières de ciment, et ne reste plus que le dessin léger comme un nuage qui se gonfle dans le ciel, la protubérance grise et mauve qui

emplit l'espace. Elle est là, continuellement, chaque jour au même endroit, chaque matin. Elle lève ses masses rocheuses vers le ciel, ainsi, sans effort, sans raison, parce qu'elle est elle, absolument elle, libre et forte, solide dans la sphère de l'air et de l'eau. Le vent passe sur elle, use ses pics, marche le long de ses vallées, le vent froid qui va du nord au sud.

Rien n'est plus durable, plus vrai que cette montagne seule. Aucun temple, aucun monument, aucune demeure humaine. Ils voudraient bien être comme elle, servir d'escabeau vers le ciel, lever leurs plateaux chargés d'offrandes vers les dieux cachés. Mais la montagne est une déesse, et les regards des hommes sont sans cesse dirigés vers elle.

Les regards sont la lumière, la lumière vivante, qui bondit sur les rochers blancs. La chaleur pénètre la pierre et la fait vibrer doucement. Sur les flancs de la montagne immobile, les petits arbres et les pins sont brûlants, gonflent leur odeur dans l'air, tandis que les vents froids glissent autour d'eux. Chaque jour ils sont là, accrochés par leurs racines à la terre qui s'effrite. Quand les nuages s'accumulent au fond des vallées, puis descendent très vite dans le souffle du vent, puis s'ouvrent et font pleuvoir leur eau, les feuilles des arbustes et des arbres s'écartent et on entend un drôle de soupir dans la montagne.

La lumière va sans cesse du fond de l'espace vide vers la montagne. Ce ne sont pas les bruits qui ont de l'importance, ni les mouvements des autos dans les petites rues des villes, ni les colonies de pucerons sur les branches des vieux figuiers. Ce qui est important, c'est ceci, ce qu'on voit, quand on est en face de la grande montagne seule, et qu'on attend.

On regarde, on regarde, on ne se lasse pas de regarder. On ne sait rien, on ne veut rien, on n'attend pas de révélation, ni de métamorphose. On est, l'un à un bout du regard de lumière, la déesse-montagne à l'autre bout, et l'on n'est plus solitaires, mais devenus deux sphères identiques qui permettent le passage de la beauté.

Beauté lointaine, qu'on ne peut pas toucher, comme les étoiles de la nuit, comme le sillage des Stratofortress dans le ciel, ou comme l'aurore. Mais c'est ainsi qu'elle doit être, hors



J. M. G. LE CLÉZIO

## L'inconnu sur la terre

Ceci n'est pas tout à fait un essai, pas tout à fait une tentative pour comprendre quelques mystères, ou pour forger quelques mythes. Ceci est une histoire, écrite sur plusieurs cahiers d'écolier italiens, en même temps que, selon un autre mode, et sur des feuilles de papier machine 21 x 27, s'écrivaient les phrases de *Mondo et autres histoires*.

C'est une longue histoire, qui pourrait être celle d'un oiseau, celle d'un poisson et celle d'un arbre, car elle parle beaucoup du ciel, de la mer et de la terre où avancent les racines. A la fin de cette histoire, rien n'a changé, ou presque. Mais c'est comme une très longue journée qui serait passée, depuis la première heure de l'aube jusqu'à la nuit.

Ceci est peut-être aussi, tout simplement, l'histoire d'un petit garçon inconnu qui se promène au hasard sur la terre, pas loin de la mer, un peu perdu dans les nuages — et qui aime la lumière extrême du jour.

J.M.G. L.C.



9 782070 298228



Extrait de la publication  
78-III A 29822 ISBN 2-07-029822-1